

# i'm back

laurent goumarre

---



Arthur, 2011.

Bon on y va franco : la 3D au cinéma intéresse la danse et le porno, malheureusement il sera question cette fois de la danse. Les fans de la triple pénétration attendront un peu.

Alors voilà, pour son troisième volet, la série cinéma « Sexy dance » s'était offert en 2010 la 3D... mais avait perdu le scénario. L'histoire tenait en un mot : rien. A New York, Deux bandes rivales s'affrontent lors d'un concours de danse en trois étapes : les gentils – ils sont beaux aussi, tu m'étonnes ! – gagnent la première épreuve, passent haut la main la deuxième et remportent la troisième. Bref aucun suspens, dramaturgie zéro, comme pour mieux évacuer tout prétexte et se concentrer sur la danse dans sa relation avec les effets spéciaux. Car le sujet du film ne se jouait pas dans la différence de chorégraphies entre les deux équipes, les méchants privilégiant la structure ballet guerrier – costumes, mouvements tous synchrones en rangs serrés –, les gentils pariant sur l'indi-

vidualité des interprètes. Non, le film posait la question réévaluée du rapport cinéma/danse : que peut la 3D avec la danse ? Que peut l'innovation technique sur son sujet ?

Et ce qu'on observait, c'est que la 3D exigeait, pour fonctionner – pour donner toute sa dimension –, une danse toujours plus virtuose, encore plus rapide, techniquement acrobatique. Autrement dit, cette danse de cinéma sans sujet, ni scénario devait concourir contre elle-même pour remporter l'effet 3D, c'est-à-dire atteindre le niveau technique du cinéma qui l'exposait. Le projet prenait alors une dimension – osons le mot ! – conceptuelle : Sexy dance « 3 »/Battle en « 3 » épreuves/cinéma « 3 » D. La démonstration tenait de l'équation, et c'est à la danse hyperproduite que revenait le rôle de faire exister la 3D, d'en faire la démonstration. Aucun suspens ! à la fin, c'est la danse qui gagnait... mais à quel prix.

2011. Nouvel épisode Danse 3D avec le Pina de Wim Wenders, documentaire en relief sur la longue dame brune de Wuppertal. Mais là, changement d'optique, car la 3D suppose un autre regard sur la danse, au plus près littéralement des danseurs. C'est ce qu'a expérimenté le stéréographe Alain Derobe qui a bien compris que filmer en relief demande de coller aux corps des danseurs, ce qui nécessite dès lors une osmose entre équipe technique et danseurs : pour le documentaire, les techniciens ont tous appris les chorégraphies pour suivre les danseurs jusque dans leurs sauts, leurs courses ; de leur côté les interprètes ont dû lâcher prise pour ne pas craindre de se fracasser le crâne contre la grue, les deux caméras...

Alors voilà ce que dit ce film : que le cinéma trouve là une nouvelle distance à la danse qui n'exige pas d'elle la production d'effets spécialement chorégraphiques. Pas étonnant dès lors que ce soit avec la figure de Pina Bausch que ce renversement des choses intervienne : il n'est plus question ici de battle, de rivalité technique entre danse et effets 3D, mais le film fonctionne comme une ultime « question » que Pina, disparue pendant le tournage, aurait posée au cinéma, une ultime question dans la lignée de celles qui était son mode de travail. Car c'est de sa mort qu'il est question au final dans ce film, de sa disparition. Etrange coïncidence que ce soit la 3D qui ait tourné cela, au moment même où Pina disparaît, la 3D signe sa dématérialisation : on a le sentiment qu'en tendant les bras on pourrait la toucher, mais la main ne fait que la traverser, Pina devient pur corps de lumière, un fantôme.

La 3D a gagné, mais à quel prix !

Laurent Goumarre est critique d'art, collaborateur aux magazines *Artpress*, *Danser*, *Elle*, producteur de l'émission *Le RenDez-Vous* sur France Culture.